

surface de deux lieues carrées. Plus des trois quarts de la perte de la journée avaient été supportés par l'armée prussienne. Jamais l'acharnement de la guerre n'avait été si loin ; jamais aussi grande lutte n'avait soulevé d'aussi grands peuples. La Russie, la Prusse et la France avaient été là plutôt comme nations que comme armées, et jamais les haines nationales n'avaient débordé avec tant de fureur. Ecrasés et tombant par masses, les Prussiens étaient morts dans leurs lignes, sans céder leur position ; et quand, sur la fin de la journée, le feu de la terrible batterie commandée par Drouot eut mis leurs bataillons en lambeaux, et qu'ils ne purent plus que mourir sans résultat, ils se retirèrent, ainsi que les Russes, en poussant un immense *hourra*, dernier soupir du colosse expirant.

En approchant de Kaya, Napoléon remarqua que beaucoup de nos conscrits morts avaient encore leurs baïonnettes engagées dans le corps d'un ennemi. Il détourna la tête en disant :

— Je m'explique maintenant pourquoi il s'est fait si peu de prisonniers.

Il ne passa devant aucun de ses soldats blessés sans en être salué du cri de *vive l'empereur* ! Ceux même qui avaient perdu un membre ou qui allaient mourir quelques moments après, lui rendaient ce dernier hommage. Il répondait à leurs acclamations en se découvrant devant eux. Ayant aperçu un officier de la garde impériale russe qui respirait encore :

— Yvan, dit-il à son premier chirurgien, descendez de cheval et voyez si vous pouvez sauver cet homme : ce sera toujours une victime de moins.

Plus loin, il vit le cadavre d'un jeune Prussien de la division des volontaires de Berlin, qui semblait encore tenir quelque chose serré contre son sein. Il s'approcha : c'était un morceau de drapeau de sa nation. Ce jeune homme, en mourant, n'avait pas voulu l'abandonner. A cette vue, Napoléon ne chercha pas à dissimuler ce qu'il éprouvait. On l'entendit murmurer :

— Brave enfant ! tu étais digne de naître Français.

Puis s'adressant à ses officiers, il leur dit d'une voix pleine d'émotion :

— Vous le voyez, un soldat a pour son drapeau un sentiment qui tient de l'idolâtrie ; il est l'objet de son culte, comme un présent reçu des mains d'une maîtresse. Qu'un de vous, messieurs, fasse rendre sur le champ les honneurs funèbres à ce brave jeune homme ; je regrette de ne pas connaître son nom, j'écrirais à sa famille. Ne le séparez pas de son drapeau ; ce morceau de soie sera pour lui le plus glorieux lin-coul.

A peine achevait-il ces mots qu'une détonation se fit entendre à vingt pas en arrière. On se précipite à l'endroit indiqué par un petit tourbillon de fumée qui se dissipe en l'air... C'était un conscrit qu'on venait d'amputer et qui avait voulu se faire sauter la cervelle. Le malheureux ne s'était pas tué sur le coup ; mais il était horriblement défiguré. Napoléon s'approche et lui dit doucement :

— Que signifie cet acte de désespoir ? On allait t'emporter d'ici, te secourir ; pourquoi as-tu voulu de tuer ?

— Mon empereur, répond le jeune soldat d'une voix mourante, vous avez passé tout à l'heure près de moi sans me regarder ; vous êtes allé parler, là-bas, à des Prussiens qui ne pouvaient vous comprendre. Je n'ai pas pu vous voir hier, parce que nous n'avons pas même eu le temps de nous retourner ; aujourd'hui je ne voulais pas mourir sans que vous prissiez garde à moi. J'ai réussi, je suis content. Pardon mon empereur, de vous avoir dérangé.

Et le conscrit retomba.

Napoléon se jette à bas de son cheval, se précipite sur le corps ruisselant de cet infortuné, et cherche à le ranimer ; mais cette fois il était mort tout à fait. Alors il entr'ouvre ses vêtements, cherche dans ses poches avec l'espoir de découvrir un livret, un papier qui puisse lui faire connaître son nom ; il ne trouve rien ; seulement, le numéro des boutons de son

habit lui apprend qu'il appartient au 1<sup>er</sup> régiment d'infanterie légère. C'était un régiment presque entièrement composé des enfants des faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau, et qui s'était couvert de gloire la veille.

Napoléon remonta à cheval en essuyant ses yeux, et donna des ordres pour faire achever l'enlèvement des blessés.

Tout en avançant, la tristesse que lui avait causée cette visite du champ de bataille se dissipa peu à peu, et, lorsqu'il aperçut le vice-roi qui venait au-devant de lui, elle disparut entièrement. Il mit pied à terre, l'embrassa avec effusion, et, passant son bras sous le sien, ils se promènèrent tous deux devant les feux éteints qu'on voyait encore jalonnés çà et là. Dans cet intervalle, le général Charpentier se présente ; Napoléon l'accueille avec gracieuseté, fait l'éloge de la division qu'il commande, et le complimente en termes expressifs sur sa belle conduite de la veille.

— Sire, lui répond modestement le brave général, je n'ai fait que mon devoir.

— Oui, oui, je sais, général, reprend Napoléon en reculant d'un pas et en portant la main à son chapeau comme pour le saluer ; vous l'avez toujours fait ainsi.

Charpentier, voyant les bonnes dispositions de l'empereur à son égard, en profita pour lui demander le grade de général de brigade pour l'adjutant commandant Bourmont, son chef d'état-major, qui s'était particulièrement distingué à la dernière attaque de Gorschen.

— Sire, ajouta Eugène, M. de Bourmont a fait partie de mon état-major pendant toute la campagne de Russie ; j'ose vous affirmer qu'il s'est constamment bien conduit, et... il n'a encore reçu aucune faveur de Votre Majesté.

A ces mots, le front de Napoléon se rembrunit ; il y eut un moment de silence, après lequel il dit :

— Bourmont ! Bourmont !... Votre Bourmont ! je ne sais... j'ai des rapports contre lui ; cependant on verra.

Puis il sembla réfléchir, et reprit bientôt après :

— Au fait, s'il s'est bien comporté, il doit être récompensé. Général Charpentier, faites dire à Bourmont de venir me parler.

On alla chercher M. de Bourmont, qui ne se fit pas attendre. Dès que Napoléon l'aperçut, il fit quelques pas au-devant de lui :

— M. de Bourmont, lui dit-il, je vous fais général de brigade ; désormais ne serez-vous pas de mes amis ?

— Sire, depuis que j'ai l'honneur de servir Votre Majesté, je me flatte qu'elle n'a rien eu à me reprocher : elle peut compter sur mon dévouement absolu.

— Maintenant, général, je ne saurais en douter : touchez là.

Et Napoléon lui tendit la main. M. de Bourmont se précipita dessus et y posa ses lèvres. Alors l'empereur se retournant du côté de Labédoyère, premier aide de camp d'Eugène, qui était survenu pendant cet entretien :

— Charles, lui dit-il en souriant, je te nomme colonel du 113<sup>e</sup> de ligne, es-tu content ?

Et comme Labédoyère faisait éclater sa joie :

— C'est bon, c'est bon ! reprit-il avec un geste amical, ce sera plus tard que tu me remercieras.

Pour prouver sa reconnaissance à l'empereur, Labédoyère se fit blesser trois jours après en emportant Kolditz à la tête de son nouveau régiment, et scella de son sang, deux ans après, la foi qu'il avait promise à Napoléon. Quand à M. de Bourmont... Mais nous ne devons parler que des événements du lendemain de Lutzen, et non de la veille de Wagram.

Une semblable victoire, au début d'une campagne, devait avoir un effet moral prodigieux. Elle arrêta pour un temps la défection de nos alliés et exalta le courage de nos jeunes bataillons, qui gagnèrent dès lors la fermeté et l'aplomb des plus vieilles troupes. Le soir même, Napoléon établit son quartier général à Pégau. Le 4, il marcha en avant avec le